

les pauvres, auxquels elle montre qu'il y a des cœurs généreux et compatissants dans les hautes classes, et que tous ne sont pas froids et indifférents à leurs souffrances. Elle est comme le trait d'union destiné à réconcilier ensemble la richesse et la pauvreté, la souffrance et le bien-être.

Jean Hartman marchait à quelques pas de la Sœur.

—Vous m'aviez reconnue, mon ami ? demanda-t-elle en chemin.

—Oh ! oui, ma Sœur !

—Vous avez peut-être servi chez Madame de Mirville.

—Non, mais je connais un de vos amis, le vicomte Adalbert...

—Un digne jeune homme, Hartman.

—Oh ! oui, Sœur, assurément ! Le vicomte nous a fait tant de bien en votre nom.

—Comment !

—C'était votre argent qu'il nous apportait lorsque nous étions dans la plus profonde misère...

Mon argent !... Oh, vous vous trompez ! Ne dites plus cela, je vous en prie.

Il y avait dans le son de cette voix quelque chose de suppliant, et Jean Hartman continua à marcher en silence à côté de la religieuse, qui semblait absorbée dans de profondes réflexions.

Sœur Mathilde n'avait pas remarqué les rues par lesquelles ils avaient passé, et lorsqu'enfin sortant de ses rêves, elle se vit devant l'humble maison de Jean Hartman, la petite boutique de fleurs et de fruits, un frisson lui parcourut tous les membres. Au même moment, elle s'aperçut qu'elle se trouvait vis-à-vis de l'hôtel de Mirville !

—Oui, ma Sœur ! lui fut-il répondu.

Ils entrèrent.

Nous avons fait la connaissance de la famille Hartman dans le chapitre précédent. La maisonnette actuellement n'a plus cet aspect joyeux qu'elle avait lorsque nous y entrâmes avec le vicomte Adalbert. Comment pourrait-elle être riante, hélas ! la demeure où la mort vient frapper à la porte ! La petite boutique a beaucoup perdu de son ordre, et les fleurs qui jadis faisaient l'ornement de la fenêtre, laissent tomber maintenant leurs calices décolorés et leurs feuilles desséchées.

La religieuse suivit son guide dans l'escalier sombre et étroit, et se trouva bientôt dans une petite chambre, où Annette, accablée par une maladie cruelle et impitoyable, était couchée sur son lit de souffrance.

—Annette, dit le vieillard, savez-vous bien quelle est la bonne Sœur qui vient vous soigner ?

La malade ouvrit ses yeux appesantis, et dirigea son regard vers la Sœur hospitalière.

—Mon Dieu ! soupira-t-elle, mademoiselle de Herlicum.

—Non, Annette, mais votre sœur ! reprit Mathilde avec douceur.

Le père et la fille s'emparèrent chacun d'une des mains de la noble femme, qu'ils mouillèrent des larmes de la reconnaissance. Tout d'abord, la malade avait frissonné en voyant la robe noire de la Sœur,

—cela l'avait fait penser à la mort, et elle aurait tant aimé à vivre encore ! Mais quelques instants s'étaient à peine passés que Sœur Mathilde était assise au chevet du lit, et pressait affectueusement les mains d'Annette dans les siennes, pendant que les yeux de celle-ci restaient fixés sur la bonne religieuse. La malade se sentait mieux, en entendant cette voix qui, même au milieu de ses douleurs, lui parlait d'espérance et d'amour ; elle se sentait mieux au physique et au moral, disait-elle, et c'était pour elle comme si un rayon du soleil de la vie fut entré dans la petite chambre, en même temps que la Sœur de charité.

Pendant que Sœur Mathilde était assise à son chevet, un sommeil doux et réparateur vint soulager la malade, et alors, la religieuse se leva doucement et s'approcha de l'unique fenêtre de la chambrette, pour jeter un coup d'œil sur le riche hôtel qu'elle avait habité jadis. Elle fut étonnée du mouvement qui l'animait, et qu'elle ne savait à quelle cause attribuer. Comme elle suivait tous les mouvements des domestiques occupés à orner la table de la grande salle, elle vit bientôt qu'on faisait tous les préparatifs d'une fête qui devait avoir lieu le soir même. Elle allait demander pourquoi, mais en ce moment elle vit le vieux Jean, le bonnet à la main, debout devant elle, des larmes dans les yeux, et

se douta aussitôt qu'il avait quelque chose à lui dire.

—Annette dort ! dit-elle tout bas.

—Oh ! je vous en remercie, ma sœur. Vous avez été bonne pour elle lorsqu'elle se portait bien, et maintenant qu'elle est malade, vous serez son ange consolateur....

—Mais, Hartman, quels rapports peut-il y avoir entre votre fille et moi ? Je ne l'ai jamais vue avant aujourd'hui.

Un sourire d'incrédulité plissa les joues brunes de l'ouvrier, il pria la Sœur de le suivre dans un petit cabinet, où il pourrait parler sans craindre de troubler le repos de son enfant. Arrivés là, le vieillard reprit en ces termes :

—Non ! Mademoiselle ; non, ma sœur, veux-je dire, —et en même temps il approchait une chaise, sur laquelle Sœur Mathilde s'assit, et lui-même prit place sur un banc, —vous dites que vous ne nous connaissez pas, et pourtant tout ce qu'il y a ici, vient de vous.

—De moi ?... Vous devez vous tromper.

—Non, non ; Jean Hartman n'est qu'un pauvre ouvrier ; mais il sent cependant un cœur battre sous sa veste rapiécée, et il sait rendre à chacun ce qui lui revient. Voulez-vous écouter mon histoire, ma Sœur ?... Tenez, j'ai un faible pour raconter ma vie aux autres, et pourtant, Seigneur, à quoi cela peut-il bien servir ?

—Qui sait !... Voyons, racontez-moi l'histoire de votre vie.

Le vieillard eut un sourire de satisfaction, et essuya une larme qui lui perlait dans l'œil.

—Je n'ai jamais vécu si bien, si bourgeoisement que maintenant, ma Sœur, aussi, bien souvent, quand je songe au passé, il me semble que j'habite ici un palais, et je me crois aussi riche que la baronne, là vis-à-vis... Oui, oui, riez toujours, ma Sœur. Je vis ici en gros bourgeois, tandis qu'il y a une couple d'années, je courrais souvent à perdre haleine après les voitures des riches, pour leur mendier une aumône... Hélas ! que ne fait-on pas quand on a faim !

—Faim ! répéta la religieuse, stupéfaite à cette parole.

—Oui, oui ! Que cela ne vous effraie pas. Les riches ne connais-